

Philippe Madet

Identité-identités *

Dans le cadre des activités préparatoires aux journées de décembre sur le thème de l'identité, le forum de Bordeaux a organisé une journée d'étude sous l'intitulé : « Identité-Identités ». Il nous a semblé intéressant d'en faire un compte rendu pour l'ensemble de la communauté des forums.

Quelle forme voulions-nous donner à cette manifestation ? L'identité n'implique-t-elle pas de s'extraire de la demande de l'Autre ? Quelle identité donner à notre travail préparatoire ?

Nous avons choisi la forme d'une journée d'étude, nouveauté, puisque notre pôle ne s'était pas encore lancé dans cette aventure d'une journée ouverte à un plus large public.

Nous avons donc d'emblée convié des intervenants d'autres disciplines. La question de l'identité, et c'est bien l'option prise à Paris en décembre prochain d'entendre d'autres champs de discours, ne concerne pas seulement le monde psychanalytique. D'autres ont à dire sur ce thème et nous en avons fait l'expérience à Bordeaux avec les interventions de Robert Lafore, professeur de droit public et directeur de sciences-po de Bordeaux, de Dominique Rabaté, professeur de littérature française à l'université de Bordeaux et auteur de plusieurs ouvrages de critique littéraire, d'Albert Nguyên, psychanalyste, de Jean-Louis Nieto, psychologue clinicien, de Françoise Risch, psychologue clinicienne, et d'Hervé de Saint-Affrique, psychanalyste, avec l'amicale participation de Guillaume Le Blanc, professeur à l'UER de philosophie à l'université de Bordeaux.

Cette formule s'inscrit dans le sillon de l'enseignement de Jacques Lacan, et dans l'option première des Forums : le discours psychanalytique n'est pas sans lien avec les autres discours, et la

* Philippe Madet, délégué du pôle 7. Journée préparatoire à Bordeaux le 30 juin 2007.

confrontation à ces discours ne peut qu'éclairer les questions modernes auxquelles l'analyse est soumise. Désir partagé par les autres intervenants comme Dominique Rabaté, qui a d'emblée situé son intervention dans ce cadre pluridisciplinaire : « Je crois à la nécessité d'un dialogue constructif entre disciplines, à l'urgence qu'il y a à retrouver des lieux de rencontre et d'échanges. C'est dans cet esprit que j'ai très volontiers accepté de participer à cette journée consacrée à la question de l'identité, des identités. »

Hervé de Saint-Affrique a ouvert la journée, avec un travail ayant pour titre « Des formules de l'identité », qui a lui seul, par l'emploi de l'indéfini et du pluriel, mais s'agissant de l'identité au singulier, a posé le thème. Il précise :

« Définir ainsi le sujet a l'avantage d'en souligner le caractère de foncière indétermination et de laisser ouverte la question de l'identité, puisqu'il n'est que représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant ; il y a un sujet du langage, dans la mesure même où la structure de celui-ci est faite d'intervalles, de manque. Le sujet, pris dans les rets du signifiant, est un manque-à-être. Pourtant, au passage, il se couvre d'attributs prélevés dans le discours de l'Autre, au moyen des différents processus d'identification, en particulier celui de l'identification symbolique où un trait signifiant prend la valeur d'insigne (en un seul mot). Mais cela ne lui donne pas une identité pour autant, puisque ce trait peut être choisi par beaucoup d'autres. »

Ce travail a également permis d'aborder la question non pas par le simple « que suis-je ? », mais par le « que suis-je pour l'Autre ? ».

Il nous dit par exemple : « Tout le monde connaît cette plainte : "J'ai (ou tu as, ou il a) tout pour être heureux, et pourtant ça ne va pas !" Cette plainte prend corps, consistance sur le fond de la question : "Que suis-je ?" »

Mais encore :

« Un sujet s'adresse à un analyste au nom d'une souffrance ; ainsi, quand se formule par exemple au téléphone la demande initiale, il arrive fréquemment que le sujet ne se présente pas avec son patronyme, mais avec ce qui cloche dans sa vie, ce qui fait symptôme pour lui. Il y a toujours deux faces à considérer dans le symptôme :

– la face signifiante, symbolique, qui met l'accent sur l'énigme de ce qu'il veut dire, sur le message à déchiffrer ;

– la face de souffrance, de jouissance mauvaise, négative, qui implique la participation du réel du corps.

Une manifestation symptomatique témoigne toujours d'une vacillation des identifications d'un sujet qui ne se reconnaît plus dans ce qui lui arrive. La réponse par le narcissisme (identification imaginaire) et par l'idéal du moi (identification symbolique) ne suffisent plus à maintenir le sujet dans le champ de ses représentations habituelles, c'est-à-dire le champ dans lequel il peut se saisir comme aimable et aimé. Ce doute porté sur le fondement narcissique de l'amour ouvre alors sur la question, angoissante par excellence, du désir de l'Autre : "Que suis-je, ajoutons ici, pour l'Autre ?", "Que me veut l'Autre ?" »

Françoise Risch, avec son intervention intitulée « Du leurre identitaire à la lucidité mélancolique », est pour sa part revenue sur la question de l'incomplétude et de ses origines, pour aborder ensuite celle de la mélancolie, le sujet mélancolique rencontrant au contraire un trop-plein d'être. Elle s'est appuyée sur l'œuvre et la vie de Virginia Woolf. Voici une partie de ce qu'elle nous en dit :

« L'œuvre de Virginia Woolf est traversée par cette quête de la "grande lumière", "la joie prodigieuse", "la passion proche de l'extase", tension vers cette jouissance absolue dont elle n'est pas séparée, et qu'elle sait pouvoir trouver derrière le miroir. Elle le dira elle-même : elle est "affectée" par une terrible lucidité, qui lui laisse entrevoir que derrière l'image, c'est la Chose sur son double versant qu'elle se risque à rencontrer : à la fois le néant et la jouissance infinie. Rejoindre la Chose, s'y dissoudre, est à la fois horreur et extase. Ce qu'elle nomme "l'étreinte de la mort"... La nouvelle *La Dame dans le miroir* nous en donne une illustration exemplaire.

Il me semble que cette nouvelle met au jour ce qui est en jeu pour Virginia Woolf, et ce au travers d'une écriture singulière qui serait une façon de traiter son rapport à l'envahissement de *das Ding*. Il s'agirait de faire exister un semblant qui viendrait couvrir le néant de la Chose derrière l'apparence lisse et brillante d'une réalité sans relief. Virginia Woolf prête ainsi une attention extrême au fard, au maquillage, aux vêtements, consciente que cet habillage pourra, pour un temps, maintenir l'horreur à distance. Il s'agit donc de créer l'illusion là où, précisément, elle n'existe pas. Virginia Woolf cherche à capter l'essence du visible mais sans franchir le seuil des apparences. Il s'agirait là non pas de se plonger dans les profondeurs de l'être, en tentant de "crever"

l'image mais au contraire de surinvestir ce qui est en surface, par le biais d'un "verniss quotidien", constitué de phrases lisses, "qui décrivent l'extérieur de la vie". Pourquoi cette écriture en surface ? C'est précisément parce que la fonction de l'image narcissique est inopérante qu'il faut rester en superficie. Aller chercher derrière l'image serait s'exposer à l'anéantissement. C'est pourquoi il est vital de mettre en œuvre un "semblant" d'illusion. Virginia Woolf se tient là dans une position d'équilibre permanent : elle tend, dans un élan fasciné, vers "la grande lumière". Mais elle sait également que l'atteindre serait s'y abolir.

Aussi, il s'agirait pour elle de tisser un voile permettant de filtrer le trop de jouissance, de se défendre du néant, tout en laissant passer les "moments d'être" : les petits miracles de la vie quotidienne, ces "allumettes inopinément frottées dans le noir", aperçus de la jouissance absolue. Saisir la "beauté de l'ordinaire" serait une façon de capter les éclats de la Chose sans en être aveuglé : indexer la jouissance, tout en évitant l'envahissement. Cette tension désespérée entre ces deux extrêmes est patente dans l'œuvre de Virginia Woolf. Elle y déploiera une folle énergie, passant par des moments d'extrême désespoir, puis de violente exaltation, luttant pour ne pas s'anéantir dans cette jouissance approchée de trop près.

Ce qui étonne à la lecture de son journal, c'est qu'elle apparaît très éloignée de l'image qu'on lui a souvent attribuée. Certes, les périodes dépressives sont d'une extrême intensité. (les "monstres noirs et velus"). Mais elle mène par ailleurs une vie sociale très active, elle aime les mondanités, l'agitation londonienne. Avec Leonard, son mari, qui lui sera d'un soutien indéfectible jusqu'à la fin, elle fonde la fameuse Hogarth Press (ils éditeront Freud). Ses amis vantent son humour acéré. Le "côté sociable est très authentique chez moi, écrit-elle. C'est [...] un plaisir à rire, je ne sais quelle stimulation que m'apporte le contact de mes amis". Elle s'attache à saisir "tous les aspects de la vie qui la rendent si passionnément intéressante".

[...] Pour conclure, que penser de ce que fut l'écriture pour Virginia Woolf ? Son existence est le témoin de ce qui est en jeu quand un sujet n'a pas le recours possible au jeu des identifications. Identifications qui comportent cette nécessaire dimension de semblant, leurrante certes mais néanmoins vitale. Sans ce recours, c'est au gouffre que le sujet mélancolique est confronté. L'œuvre de V. Woolf témoigne de la construction d'un sujet tout au long d'une existence, afin de faire face,

précisément, au néant derrière le voile. Ce qu'on pense au premier abord, c'est que cette solution n'en fut pas une puisqu'elle choisit finalement la mort. Écrire, donc, ne l'a pas sauvée... Et pourtant, si l'on prenait la question à l'envers, si l'on se demandait : quelle aurait été sa vie sans l'écriture ? Quand elle déclare : "Je sens qu'en écrivant je fais ce qui est beaucoup plus nécessaire que tout le reste", ou : "Sitôt que je cesse de travailler, le néant commence", n'est-ce pas la preuve de la fonction essentielle que constitua pour elle l'acte d'écrire ? Tenir la mort à distance, et malgré sa présence continuelle, pouvoir affirmer : "Peu de gens sont plus passionnément intéressés par la vie et plus heureux que moi." »

Ainsi, les identifications, synonymes de leurre, seraient nécessaires et mêmes vitales.

De la psychanalyse à la littérature, nous avons fait un saut vers la politique avec Robert Lafore qui avait choisi comme titre « De l'identité individuelle à l'identité collective : la politique de l'identité ». Des questions, nous a-t-il rappelé, restent sans réponse, comme quoi politique et psychanalyse ont quelques points en commun. Après avoir insisté sur la nécessité de s'en contenter, la question de l'identité pouvant toujours se répéter, il a su nous en donner une approche décentrée de celle qui nous préoccupe habituellement, et de ce fait très intéressante. Voici l'argument de son intervention :

« "L'Homme est un 'animal politique'", expliquait Aristote. Il voulait dire par là, immergé qu'il était dans la culture grecque de son époque, que c'est l'appartenance à la Cité qui surdétermine l'identité de chacun, même si le terme d'"identité" est de ce fait parfaitement anachronique. Chacun est constitué par la place qu'il occupe dans la collectivité politique, cette dernière étant ainsi la grande pourvoyeuse des ressources identitaires, le modèle idéal typique se trouvant dans le "citoyen", pièce maîtresse de l'établissement du lien qui conduit des individus pris un à un à la communauté politique.

On a tendance à considérer dans nos conceptions actuelles que cette forme d'appartenance est obsolète, car, ayant dépassé les formes impériales, féodales puis monarchiques de la construction politique, nous considérons l'expérience de la démocratie grecque comme une forme politique restreinte quantitativement (tout le "peuple" n'est pas inclus dans la communauté politique) et limitée qualitativement (l'appartenance citoyenne ne libère pas vraiment l'individu dans son

“identité propre”, car le citoyen est en quelque sorte tout entier absorbé par son statut sans que rien de lui-même ne puisse y échapper).

Face à ce modèle, on semble considérer que la démocratie moderne constitue un dépassement fondamental en cela qu'elle autonomise vraiment l'individu, l'établissant comme une entité qui serait totalement autosuffisante par rapport à la collectivité politique et par rapport à ses semblables. Cette croyance, car il s'agit bien de cela, s'est opérée selon deux axes. D'une part la démocratie politique, pour être elle-même, ne peut se construire que sur la base d'individus qui en quelque sorte lui préexistent et qu'elle se doit de prendre en compte en faisant droit à leur “individualité” ; c'est là que se pose la question de la “représentation”. D'autre part, la démocratie politique, pour être elle-même, doit avoir comme horizon la réalisation de l'autonomie des individus, la satisfaction de leurs besoins individuels, voire de leurs désirs, et doit donc produire des politiques tournées vers la construction des conditions favorables à la libération des “identités” individuelles ; c'est ici qu'intervient la dynamique de “l'émancipation”.

Tout cela fait advenir une forme curieuse et inédite de société : ses membres sont tout entier occupés à chercher, à construire et à valoriser “leur” identité. Faisant mine de ne pas voir en quoi l'idée même qu'ils aient une “identité” procède de l'ordre politique démocratique et constitue donc une norme collective qui par définition leur échappe, ils exigent de la collectivité qu'elle en réalise les conditions.

Tel est le point de départ à partir duquel on peut s'interroger sur la construction politique des identités, question saugrenue en apparence tant on pense communément que la politique n'y a rien à voir, mais question centrale cependant tant la condition politique et ses déterminismes constituent la face cachée de l'individualité moderne. »

Jean-Louis Nieto a débuté son intervention avec cette citation de Pascal Quignard : « Les identités ne sont que des vêtements dont on se dépouille avant d'aimer. » Il y avait déjà matière à réflexion, réflexion qu'il n'a pas cessé de susciter avec son titre : « Des uns avec des autres, l'interstice des identités ». L'extrait ci-dessous nous en dit un peu plus sur ce titre :

« Indubitablement, les processus de l'identification restent incontournables et indispensables au sujet humain pour son entrée dans le champ du symbolique et son ouverture pulsative et psychique à l'humain.

Cependant et paradoxalement, l'identité, précipité des propriétés des processus de l'identification, telle une incision symbolique, dans la chair psychique de l'humain, est la trace salvatrice et simultanément la marque aliénante pour l'humain humanisé.

Autre paradoxe, et non des moindres, du sujet humain, face aux autres, avec son humanité bigarrée, c'est le paradoxe du désir, avec ses logiques d'attraction, d'appétence et d'accointance, et aussi de répulsion. En cela, le désir, pierre angulaire de tous les mots pour l'humain, de ses dire, de ses discours, du discours psychanalytique, et plus encore, reste inexorablement un défi éthique pour l'humain, et plus spécifiquement un défi pour une éthique à soi.

Là aussi persiste un des points aveugles de la condition humaine. À savoir, dans et pour une éthique des uns avec des autres, force est de constater que : si je me tourne vers l'un, je me détourne d'un autre. Si j'adhère à une identité de communauté avec quelques-uns, je me désolidarise d'un certain nombre d'identités de communauté de quelques autres. Le désir de la condition humaine n'excelle pas dans l'art de l'ubiquité désirante.

Ce détournement du désir, ce débordement du désir pour l'un et pas pour un autre, est un incontournable, un plus que démontrable, c'est une des conditions d'humain, une des conditions pour s'identifier humblement à l'humain humanisé. C'est ce qui me pousse à écrire : des uns avec des autres, à la place de : les uns avec les autres.

Alors, fort de cette vision, s'ouvrent, pour *chaque un*, et si tel est son choix, les possibilités d'éprouver (et de s'aventurer) au-delà de la butée de notre course désirante, au-delà de nos lots de conceptualisations et de représentations du monde à soi et des autres, et au-delà des modèles et des délimitations de nos identités. »

C'est « d'un autre genre » que fut l'intervention d'Albert Nguyên, dont le dernier chapitre a traité de la question transgenre. Après avoir abordé l'identité sexuelle et ses déclinaisons d'identité, il a développé « le dire de l'identité ». C'est ce dernier chapitre, intitulé « L'impact transgenre » qui est reproduit ci-après :

« La question de l'identité, les transgenres l'imposent à tous, hétéros, gays, lesbiennes, bi, et, à vrai dire, sans eux la question de l'identité reste en rade.

Lacan nous permet d'articuler la question avec sa théorie de la suppléance au non-rapport sexuel. Qu'il l'ait avancé à propos de la

psychose de James Joyce n'empêche pas d'étendre la question à toutes les structures cliniques dès lors qu'on se règle non plus sur la métaphore paternelle mais sur la forclusion de la jouissance que sanctionne le non-rapport sexuel.

L'avantage de la suppléance tient au fait que chaque sujet peut avec cette suppléance apporter sa réponse singulière au problème du non-rapport sexuel sans passer par le père. C'est l'illustration de la formule : "se passer du père à condition de s'en servir", et il y a bien des façons de s'en servir : la façon névrosée, la façon perverse, la façon psychotique, et j'ajoute la façon trans.

On peut concevoir dès lors l'identité (réelle) comme réponse de et par la suppléance, et c'est seulement une fois construite la suppléance que la question de la différence sexuelle peut se poser, pour les névrosés, les pervers et les transgenres.

La question de l'identité, comme sa déconstruction le montre, se pose dans deux directions : à partir du sujet ou à partir de l'objet sexuel. Si on considère le choix d'objet, alors les névrosés, les homos, les lesbiennes, les bi et les pervers, se réglant sur le genre de l'objet choisi, évitent en fait la question de l'identité. Si la question est posée à partir du sujet lui-même alors nous avons deux réponses : la réponse transgenre d'un côté et la réponse psychotique par le pousse-à-la-femme de l'autre.

Seul le transgenre pose authentiquement la question de l'identité, sur ce mode particulier de la poser en donnant sa réponse, une réponse sur son être qui est certitude subjective : il est homme, elle est femme, ou ni l'un ni l'autre, ce qui a pu faire se poser la question d'un troisième sexe. Et ce n'est pas étonnant que les autres "identifiés" supportent mal puisque précisément sur un bord ils évitent la question et sur l'autre, dans la mesure où ils peuvent apercevoir qu'ils posent la question non pas de leur identité sexuelle, de leur orientation sexuelle mais celle du choix d'objet : les hétéros, les homos et les *queer* éprouvent quelques réticences à intégrer les trans, encore que l'identité sexuelle mobile des *queers* les protège sans doute de la virulence de la question trans. Il faut dire aussi que le/la trans d'un seul mouvement règle la question de l'anatomie, de la biologie, de la génétique, tout en portant à incandescence le problème des normes.

Qu'en déduire ? Que la théorie de la suppléance de Lacan, la théorie du sinthome comme jouissance possible pour le sujet, théorie qu'il a formulée après avoir interrogé la sexualité féminine et le symptôme,

oriente très différemment la question de l'identité, et donne les solutions possibles à la castration. Chacun a à inventer sa solution face au Réel du sexe, à l'absence du rapport : le névrosé répond par le père du fantasme, le pervers par le démenti et l'élection d'un objet condition de sa jouissance, le psychotique par le pousse à la femme, et le trans a sa réponse singulière, qui n'équivaut pas à la psychose classique dans ses développements, mais qui répond néanmoins à la forclusion de la jouissance valable pour tout sujet parlant. On peut d'ailleurs noter qu'acte chirurgical ou non pour conclure la transition importe assez peu puisque tous les cas de figure peuvent se rencontrer.

La place de l'analyste. Faut-il les aider à se faire opérer ? Ou à ne pas se faire opérer ? L'analyste en tout état de cause ne peut contester la certitude du transgenre. Bien plutôt peut-il soutenir ce discours, façon de reconnaître ce mode particulier de suppléance et de l'explorer. Si on considère que la réponse transgenre a valeur de symptôme, la visée de l'analyse devient alors l'identification au symptôme et la direction de la cure va dans le sens de permettre au sujet "trans" de prendre une certaine distance d'avec son symptôme, qu'il sache faire avec, qu'il l'ait débrouillé, en particulier de ses déterminations familiales, historiques, sociales, juridiques et médicales. Plutôt que de mettre en question l'identité sexuelle, il convient plutôt de mettre en question la nécessité de l'intervention chirurgicale. Le scalpel n'est pas le seul mode de coupure, et la coupure que peut opérer l'analyse est d'une tout autre portée pour un sujet : l'ouverture au savoir sur sa jouissance vaut sans doute mieux que le fantasme scientiste de faire une femme à partir d'un homme et vice versa. »

Dominique Rabaté a clôturé les interventions, en s'appuyant sur la lecture et la littérature pour développer son titre : « Du lecteur : identification ou désidentification ». Nous vous proposons deux extraits de son travail, le premier correspondant au début de son intervention, le second à sa conclusion :

« La notion d'identification est centrale pour toute théorie de la littérature, spécialement envisagée sous l'angle de la lecture. Mais si le terme vient souvent dans les discussions critiques, il me paraît trop souvent entaché de confusions et de simplifications. Il me semble mal posé s'il doit être réduit à l'idée d'une adhésion sans distance ni réflexion. Dans la conception courante de l'identification littéraire (ou cinématographique), celui qui serait plongé dans "l'immersion fictionnelle" serait livré à une identification massive, absolument aliénante.

Tout au contraire, Jean-Marie Schaeffer a magnifiquement montré, dans *Pourquoi la fiction ?*, que le processus de participation imaginaire mobilisé par la fiction est d'une nature autrement plus complexe et subtile. Diderot l'affirmait déjà dans son *Paradoxe sur le comédien*, en notant décisivement qu'il ne peut y avoir d'identification sans distanciation. Proposition sans doute paradoxale parce qu'elle heurte volontairement l'opinion courante, mais proposition décisive à toute intelligence du phénomène.

Poussant le paradoxe d'un cran, je voudrais même partir de l'idée opposée à celle qui préside trop fréquemment à notre représentation courante de la lecture comme projection imaginaire, comme assimilation non médiatisée aux personnages de fiction. Je risquerai plutôt que le phénomène essentiel au processus d'adhésion fictionnel est celui d'une "désidentification" nécessaire. J'en reprends le terme à la conclusion du livre de Schaeffer. Il y critique partiellement la conception critique de l'activité fictionnalisante, parce que pour le fondateur de la psychanalyse une cause unique suffirait à l'expliquer : la fiction serait intégralement une activité de compensation imaginaire, à finalité cathartique. Schaeffer note que "l'effet de cette réélaboration fictionnelle n'est pas celui d'une purge, mais plutôt celui d'une désidentification partielle" (p. 324). Cette analyse s'appuie à la fois sur les travaux d'Octave Mannoni et de François Flahaut. En fait la différence entre fiction et réalité passerait d'une tout autre manière : c'est dans la situation réelle que prime "l'adhésion identificatoire à nos propres affects" (p. 324), alors que l'immersion fictionnelle est bien le lieu privilégié d'une désidentification qui, seule, l'autorise.

Je partage cette thèse à deux petites réserves près qui n'en entament pas la pleine valeur heuristique. En premier lieu, je crois que ce processus de désidentification n'est en rien opposé au mécanisme cathartique de la fiction, mais qu'au contraire, il s'y fonde. Il est donc facile de réconcilier ainsi Freud et Schaeffer. Opération cathartique qui reste pour moi, je l'ai montré ailleurs, fondamentalement, de l'ordre d'une promesse que fait le récit à son lecteur comme à son auteur. Selon une deuxième ligne de correction, de manière symétrique si l'on veut, je ne suis pas sûr qu'on doive penser que, dans "le monde réel", l'adhésion identificatoire aux affects soit si entière que cela. Là encore, c'est inverser la polarité et simplifier trop un processus qui reste plus mélangé, plus dynamique et soumis à des fluctuations empathiques et distancées.

On voit donc que je me tiens sur une ligne délibérément plus mouvante, et qu'un peu à la façon de Jacques Derrida, je postule comme une présupposition logique à toute identification possible quelque chose comme un mouvement préalable de désidentification qui permet précisément, par la "désadhérence" du sujet à ce qui serait sa pleine expression (mais la littérature et la psychanalyse nous permettent-elles de croire en une telle fable ?), de se projeter imaginativement en autre chose, en autrui, selon un processus qu'il faut bien nommer "identification" mais à condition d'y entendre aussi ce moment de négation constitutif. »

En conclusion :

« Si le lecteur doit répondre de l'engagement que le texte lui propose (et parfois lui impose, mais selon le jeu d'une liberté qui fait que tout lecteur peut à tout moment laisser là le livre qu'il a commencé), c'est avec et par le soupçon qu'aucune identité jamais n'enfermera sa subjectivité. Continuer à être un sujet c'est précisément ne pas bloquer les identifications mais les relancer en y répondant.

L'écart que suppose l'acte de lire, le retrait dans une solitude socialement acceptée de celui qui se retranche provisoirement du groupe, fabriquent et déconstruisent les normes d'identification. La littérature met en scène les processus (langagiers ou sociaux) de la reconnaissance et de l'appartenance, en les reconduisant ou en les subvertissant, en les critiquant ou en les valorisant. Et si la littérature nous importe (à la fois dans sa pratique et dans son enseignement), c'est peut-être surtout en cela : parce qu'elle est un des champs d'exercice d'une constante reconduction et d'un constant déplacement des normes d'identification de la langue et de la société »

Cette journée qui a réuni cent vingt personnes et a permis de nombreux échanges a clairement montré l'intérêt d'un croisement des discours. Date fut d'ailleurs prise pour d'autres rencontres à venir sur d'autres thèmes. L'intégralité de la journée et des débats sera publiée ultérieurement sous forme d'actes.